

Théorie en tant que littérature post factum

ALEXANDRU MATEI

La théorie littéraire moderne apparaît après la littérature. Nous avons donc de bonnes raisons pour croire qu'elle lui survivra, qu'elle survivra non pas à la pratique de la littérature, certes, mais à un corpus de textes enseignés, de moins en moins, à l'école. Elle lui survivra quand bien même elle ne sera plus tout à fait littéraire, car elle est encore sa mauvaise conscience. La littérature la prie de se taire, elle n'en veut rien entendre. Et alors c'est à la littérature de faire profil bas et s'en aller loin. Or, seule, la théorie se remettra à se nourrir de son propre travail de deuil.

Mais, dès sa naissance, elle vient après la littérature; prise au milieu, entre un discours philosophique moderne qu'elle connaît et séduit, et les fictions qu'elle s'attache à expliquer et valoriser (de manière beaucoup plus subreptice que ne le fait la critique littéraire), la théorie est une *littérature post factum*. C'est à elle que revient la mission d'avancer les raisons qui maintiennent la discipline universitaire des études littéraires, c'est à elle de relancer l'enjeu de la valeur des textes qui ne sont ni historiques, ni scientifiques, ni tout à fait fictionnels, des textes que les prestiges romantiques de la littérature ont sauvés pour un temps, mais qui se retrouvent menacés de perte. C'est à elle que revient la tâche de penser l'histoire de la littérature, à l'heure où le national se dissout dans le *world* ou dans le global, et de retracer les liens qui unissent l'art des lettres aux cultures contemporaines.

Voici quelques années que, se mêlant d'histoire littéraire, la théorie littéraire française arrive à repenser le moderne: à partir de Baudelaire, surtout (que relit notamment Antoine Compagnon), à partir de Flaubert (le premier écrivain «moderne» selon Barthes) et à travers toutes les œuvres qui expriment la nostalgie de l'avant-moderne – nostalgie qui, elle, ne peut être que moderne – les meilleurs «lettrés» français d'une nouvelle génération reviennent aux pourquoi et aux comment de la modernité littéraire. Ils y sont poussés, sans doute, par les derniers dit et écrits de Roland Barthes, ce moderne «d'arrière-garde» qui fait poindre, dans ses écrits et cours sur le tard, une littérature de l'entre-deux, ni théorie ni fiction ni poésie, encore à comprendre.

Nous proposons ici un court itinéraire de la nouvelle théorie littéraire française, qui laisse de côté tout un pan de discours identifié récemment à «American philo»¹ (rattachable ou bien aux études culturelles, ou bien à une lignée esthétique de la «philosophie continentale»). Les quelques noms que nous convoquons ici sont encore assez peu connus en France (Laurent Dubreuil, par exemple), ou bien en pleine montée (Marielle Macé, William Marx); ce sont des théoriciens conscients du poids politique de leur geste (Yves Citton). Mais ils sont tous inconnus en Roumanie – sauf William Marx, dont son livre *Adieu à la littérature* a été traduit en roumain en 2008, aux éditions Romania Press.

Notre itinéraire commence par un article *disciplinaire*, dont l'auteur, Laurent Dubreuil, est presque inconnu en France, quoiqu'il ait publié déjà quelques livres aux éditions Hermann (maison de tradition, comme on dit, mais étrangère). C'est un texte qui répond à la question insensément métaphysique (je me permets de forger cet adverbe): «Qu'est-ce que la littérature aujourd'hui, et pas nécessairement en Europe?» C'est une intervention d'épistémologie littéraire, d'autant plus importante qu'elle vient de la part d'un intellectuel qui a choisi l'exil, qui a choisi de regarder la littérature (française) d'ailleurs.

Le texte suivant est une intervention situationnelle d'un des plus laborieux jeunes intellectuels français, Yves Citton, dont l'intérêt pour la discipline littéraire est évident surtout dans le livre *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?*, Éditions Amsterdam, 2007. C'est un livre largement didactique et politique, publié aussi en réponse au discrédit où la littérature est jetée par le Pouvoir (il faut se rappeler la gêne que *La Princesse de Clèves* provoqua au Président de la République...). Dans son article, Citton relativise l'angoisse de la fin de la littérature, et offre des raisons pour ne pas entamer aux honneurs qui reviennent de moins en moins, en France, à la littérature.

Marielle Macé, la benjamine de ce groupe, a monté, en 2010, un dossier dans la revue *Critique* intitulé «Du style». Elle ose ainsi le geste «antimoderne» de remettre le style à l'affiche des études de théorie littéraire après que, aux années 1950, Roland Barthes renvoyait dos à dos style et langue pour inaugurer l'écriture comme nouvelle réalité historique de la littérature moderne. Le style, lié au corps, au vécu, revient dans un *post factum* de la théorie elle-même, comme pour accorder à la littérature la liberté de vivre le moment, furtivement découplée de l'Histoire à laquelle le Barthes du *Degré zéro de l'écriture* l'avait assujettie.

Enfin, nous bouclons ce bref parcours par un texte de William Marx tiré de son premier livre, publié en 2002, et par une chronique sur un livre qu'il a dirigé (*Les Arrière-gardes au XX^e siècle*, PUF, 2008). Pas aussi notoire que Pierre Bayard, son collègue des éditions de Minuit, William Marx ne tient pas à illustrer, mais plutôt à questionner le *post factum* du moderne à travers des attaques venant de plusieurs directions. « Il n'est jamais exactement là où on l'attend », pour reprendre le mot de Jean-Louis Jeannelle, qui écrit dans *Le Monde des livres* du vendredi 30 mars 2012 sur son dernier livre, *Le Tombeau d'Édipe. Pour une tragédie sans tragique*, puisque les taches aveugles de la littérature – comme idée et comme histoire de textes – sont nombreuses et disséminées partout. Il est, avec Antoine Compagnon, que le lecteur roumain connaît déjà assez bien, avec Gilles Philippe – un historien de la «langue littéraire» française qui choisit donc cette autre voie pour faire le bilan de ce qu'on appelle la « littérature moderne » – l'un des littéraires français qui se penchent sur les origines du «moderne» du côté de la littérature.

Loin de s'arrêter à ce carré d'as, la théorie littéraire française – pratiquée des deux côtes de l'Atlantique – vit de beaux jours dans les livres qui s'en revendiquent, quoiqu'elle se sache datée dans ses projets «politiques» d'antan. Nous voulons juste introduire le lecteur roumain francophone dans un atelier grouillant d'apprentis, sur les sentiers d'un chantier

qui ne ferme pas, mais dont les lumières ne clignotent plus avec la même intensité d'un passé récent; ou bien plutôt ce sont nos yeux qui ont été habitués d'autres types de signaux.

NOTE

- ¹ Voir l'article de Guillaume le Blanc, *De la French Theory à l'American Philo*, Esprit, 393, mars-avril 2012, p. 62.